

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

ANNONCES 25 cent. la ligne
RÉCLAMES 30 id.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, e chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du f. Poissonnière, 11.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

UN AN 12 francs.
SIX MOIS 6 ..
TROIS MOIS 3 ..

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 18 Octobre 1863.

Son Altesse Royale Madame la Princesse Florestine de Wurtemberg, sœur de Son Altesse Sérénissime le Prince, notre Auguste Souverain, vient d'entrer dans le cinquième mois de sa grossesse.

Il se passe à Monaco un phénomène étrange, qui témoigne à quel point nous avons raison de considérer ce pays comme un des plus beaux de notre vieille Europe. Au moment, où partout la nature se dépouille des couleurs dont le printemps l'a parée, des fleurs et des feuilles dont l'été a hâté l'éclosion et le développement; au moment où les derniers fruits se dessèchent sur l'arbre si on ne s'empresse de les cueillir, la campagne revêt sous nos yeux, pour la seconde fois de l'année, l'aspect riant qu'on aime à contempler après les longs jours d'hiver.

L'herbe repousse sur les bords des chemins. Dans les parterres les fleurs renaissent fraîches et parfumées. Sur les arbres, à côté de fruits déjà mûrs, on aperçoit des boutons près d'éclore. Aussi, comme nous le disait dernièrement un personnage éminent : il n'y a pas deux personnes connaissant Monaco, qui pensent ou parlent d'une façon différente lorsque, après l'avoir quitté, elles se souviennent des jours qu'elles ont passé au milieu de nous. Tous sont unanimes à reconnaître qu'il n'y a pas de contrée au monde, dont l'aspect laisse dans l'âme des impressions aussi vives, dans l'esprit des souvenirs aussi profonds. Consultez le poète, ajoutait ce même personnage, interrogez les philosophes, questionnez la femme encore jeune fille ou déjà devenue mère, adressez-vous enfin à tout ce qui a de l'esprit et du cœur, à tout ce qui sent ou pense, et vous verrez ce que chacun répondra !

Nous ne chercherons pas à deviner ce que chacun pourrait dire si on le questionnait en particulier. Tout ce que nous savons c'est qu'il n'est point possible de différer d'opinion sur une question qui se traduit par un fait. Un fait

est une vérité qui s'apprécie, mais que nul ne songe à contester.

Quelques personnes, dans un but que nous nous abstenons de qualifier, essayent cependant parfois sinon de nier, du moins d'atténuer la portée des avantages et l'étendue des agréments que l'on rencontre au milieu de nous. Mais que peuvent des railleries dictées par le ressentiment et des bavardages engendrés par la déception ? Au lieu de nuire aux gens que l'on accuse et de porter préjudice aux choses que l'on blâme, on arrive tout simplement à faire ressortir son impuissance et à montrer le but peu avouable que l'on poursuit.

Pour se venger il faut avoir des droits. Et bien tristes sont ceux dont on n'ose pas faire connaître l'origine. Il est facile au moyen de grands mots, vides de sens, d'invoquer des raisons d'intérêt général et de soutenir des thèses spécieuses. Tout le monde sait prononcer des sentences fatidiques, et se constituer l'apôtre du bien public. Mais ce qui est beaucoup moins facile, c'est de justifier de la légitimité du droit, que l'on s'arroge, d'élever la voix pour préconiser, le lendemain, des sentiments qu'on n'avait pas, la veille. Nous ne blâmons pas les hommes, qui abandonnent une opinion ou qui changent de conduite, quand ils découvrent qu'ils faisaient fausse route ou qu'ils cultivaient de fausses doctrines. Mais, si nous accordons notre estime à ceux qui agissent, mus par le sentiment d'une conviction profonde, nous tenons en grande suspicion les gens que leur zèle religieux pousse à démolir le temple parce qu'on n'a pas voulu les laisser pénétrer jusque dans le *Saint des Saints*.

A. CHAMBON.

On lit dans la *Nation* :

Nous venons d'apprendre une bien triste et bien grave nouvelle. M. Billault est mort. Il a rendu le dernier soupir ce matin, à 7 heures, dans sa terre de La Grésillères, près de Nantes.

La France portera ce deuil. L'Empereur le portera aussi, car M. Billault était un de ses plus solides

et de ses plus habiles soutiens. Le ministre d'Etat défendait les institutions impériales par son dévouement et l'éloquente fermeté de sa parole. Cette mort frappe un athlète à la veille de la lutte, au moment où il semble qu'elle aurait dû le respecter et respecter en lui la cause et les principes qu'il avait si bien soutenus.

En présence de ce malheur imprévu, nous ne devons pas troubler par d'inopportunes paroles l'émotion que le pays tout entier ressentira.

LÉONCE DUPONT.

P. S. — M. Billault a succombé à la maladie dont il souffrait déjà depuis quelque temps. C'était un rhumatisme au cœur. Les derniers renseignements qui nous étaient parvenus sur l'état du malade constataient un mieux sensible. Hier encore, tout faisait espérer un prompt rétablissement. La nuit s'était passée sans qu'aucun symptôme pût faire soupçonner le funeste événement de ce matin. L. D.

Nous empruntons au même journal les détails suivants sur l'homme éminent que la France vient de perdre.

M. Billault, né à Vannes le 12 novembre 1805, reçu avocat à Nantes, entra dans la vie politique en 1834. A cette époque, il écrivit une série de brochures sur toutes les questions à l'ordre du jour, qui contribuèrent à le conduire à la députation.

En 1837, il fut nommé député par trois départements. Ses débuts à la tribune ne furent pas heureux, l'avocat dominait l'homme politique. La préférence qu'il apportait à s'occuper des questions commerciales, le fit désigner par le ministre de l'agriculture et du commerce; mais l'avènement de M. Thiers le reléqua aux fonctions très-importantes, d'ailleurs, de sous-secrétaire d'Etat.

Dans ce court passage aux affaires, il prépara un traité avec la Hollande, soutint le projet des fortifications de Paris. Résolument lancé dans l'opposition, il ne cessa plus tard de harceler le ministère Guizot.

Après la révolution de février, M. Billault fut envoyé à la Constituante, après une majorité considérable. Il prit place dans les rangs de la gauche modérée et se prononça énergiquement contre le cautionnement des journaux et contre les deux chambres; on remarqua qu'il évita de se prononcer sur le droit au travail. Elu au Corps législatif après les événements de décembre, il en devint le premier président. Depuis lors, M. Billault, plusieurs fois ministre, a été l'un des soutiens les plus dévoués et les plus énergiques du nouvel Empire, qui pourra donner un successeur au ministre; mais non un remplaçant à M. Billault. — E. d'Arnould.

LETTRE PARISIENNE

Paris, le 13 octobre 1863.

La semaine a été agitée, mais triste. Le ballon Nadar lui-même, qui s'était élevé à la hauteur d'une question et d'un événement, ne peut, depuis huit jours, déridier les esprits.

Le capitaine de l'odyssée de Meaux à beau se rejeter sur le *Géant* et invoquer l'histoire de la comédie rompue, le public frondeur sourit ironiquement et répond que cette corde n'est qu'une ficelle.

N'importe! Le *Géant* a mis en l'air toutes les têtes, et depuis Mongolfier le problème de la navigation aérienne n'a jamais plus agité le monde qu'en ce moment. C'est une lutte, un entraînement, un délire.

Qu'y a-t-il donc de nouveau dans ce vieux rêve? Un voyage? Mais Blanchard accompagné du docteur Jefferies fit un voyage dès l'année 1785. Il partit de Douvres, traversa hardiment la Manche et vint descendre à Calais où les deux navigateurs furent reçus comme des triomphateurs. C'est mieux que d'aller toucher barre à Meaux.

Est-ce la maison-nacelle qui frappait les imaginations? Mais, en 1851, n'a-t-on pas vu à Paris une véritable cavalcade monter en ballon? M. et M^{me} Poitevin, et M. Louis Deschamps, tous trois à cheval, firent une ascension publique, et ce trio équestre était pour le moins aussi émouvant que le vaste garde-manger des Treize. Ne vit-on pas plus tard l'équilibriste Thévenin se faire enlever, pendant qu'il se balançait sur son trapèze, à dix mètres au dessous de la nacelle? C'était à donner le frisson!

Quant aux projets de locomotion dirigée, il faudrait un volume pour en raconter l'histoire.

En se renfermant dans la limite du présent, il faut même constater que le Ballon-Nadar n'est pas seul en scène. Pour le moment, je compte trois expériences publiques, rien qu'à Paris.

M. Farcot, qui a présenté son projet à l'exposition des arts industriels. C'est le système du ballon poisson, mû par des hélices faisant les fonctions de nageoires. L'appareil est coquet, fonctionne bien, et représente un charmant joujou d'enfant. Les visiteurs de l'exposition se portent en foule vers le ballon de M. Farcot. Mais il fait peu de croyants.

Puis vient, rue Reaumur, M. Carmien de Lure (Haute-Saône) qui expose et fait manœuvrer un ballon cylindre, roulant sur lui-même en faisant rouler avec lui l'hélice, dont les deux ailes sont fixées à ses flancs. M. Carmien de Lure, que j'ai visité aujourd'hui, a fait fonctionner son système devant moi. C'est pour le quart d'heure, le rival sérieux de M. Nadar.

Chose curieuse! tous deux sont protégés par deux savants. Vous avez vu que M. Babinet avait répandu les fleurs de ses fantaisies scientifiques sur l'hélice de MM. Nadar, Godard et de la Landelle.

C'est le célèbre abbé Moigno qui a pris chaleureusement la défense de M. Carmien de Lure, et le savant abbé, vous le savez, porte une plume de guerre. Le dernier numéro des *Mondes*, journal scientifique, entièrement rédigé par lui, ne craint pas d'annoncer l'insuccès de l'hélicoptère de M. Nadar, et le triomphe certain du ballon-cylindre de M. Carmien de Lure.

M. Nadar ira-t-il à Londres? Partira-t-il le 18? Fera-t-il des ascensions en ballon captif? Autant de questions que vous pouvez regarder comme indécises. Je sais de bonne source que rien n'est encore fixé.

Qu'il continue son œuvre ou qu'il s'arrête, M. Nadar n'en restera pas moins un des types saisissants de notre monde tourmenté et dévoré de la soif

de l'inconnu. Il a commencé par la littérature, et, de temps à autre, l'auteur de la *Robe de Déjanire* nous invite encore à des ragouts de haut style. Il représente, avec la vérité de son appareil photographique, ce côté malade de notre littérature, qui, sous la cocarde de l'écrivain, nourrit un tempérament de spéculateur et se laisse emporter par le démon des affaires. C'est un des grands travers de notre monde littéraire.

L'homme de lettres spéculateur a existé autrefois. Voltaire et Beaumarchais l'ont dignement représenté au siècle dernier; mais, de nos jours, c'est le mal commun, et nous le trouvons partout.

Balzac s'est ruiné et endetté à vouloir révolutionner l'imprimerie, et l'*auri sacra fames* est un des grands ressorts qui font mouvoir la *Comédie humaine*.

Pierre Leroux, exilé, s'est lancé dans la spéculation agricole, et il a consacré sa vie à vouloir convertir à son *circulus* rustique les habitants de Jersey. Ses théories agronomiques ont été expérimentées dans l'île, et elles ont eu, m'a-t-on affirmé, plus de succès que ses rêves philosophiques.

M. Véron, M. de Girardin, se sont plongés dans tous les flots de la spéculation courante. Ce sont les enfants gâtés de la fortune.

M. de Lamartine a voulu se lancer dans la spéculation des vignobles. Il a poussé le culte de la vigne jusqu'à l'ivresse. Il y a trouvé la ruine qu'il traîne comme le châtiment de sa faute.

M. Arsène Houssaye bâtit comme un entrepreneur. Du produit de ses drames fortement charpentés, M. Deunery fonde des casinos de bains de mer, et Méry poursuit intrépidement la roulette.

L'argent, l'argent, c'est la maladie du siècle, et c'est aussi le ver rongeur de la littérature. Ah! ce ne sont pas les côtés nobles, si fortement accusés dans les génies du dix-septième siècle, qui nous frappent chez les écrivains du jour, et ce n'est pas le duel de MM. A. Scholl et Paul de Cassagnac qui pourra effacer notre critique.

Ce duel a causé une émotion assez vive; mais on ne peut que s'attrister de ce goût d'aventures à outrance qu'on trouve au fond de toutes ces histoires.

La blessure de M. Scholl, quoique grave, ne fait croire à aucun danger sérieux. MM. Piogey et Nélaton, qui le soignent, ne constatent aucun fâcheux symptôme. La respiration est libre, et le blessé ne crache pas le sang.

M. A. Scholl, qui avait éprouvé un long évanouissement sur le terrain, a retrouvé toute son énergie en arrivant chez lui. Je puis vous affirmer qu'il a monté, sans être soutenu, les quatre étages qui conduisent à son appartement; mais, et rentrant, il est tombé sans force. Espérons que ce triste événement n'aura aucune des conséquences graves que l'on a redoutées tout d'abord; espérons surtout que ces écrivains sauront conserver pour de meilleures causes l'énergie qu'ils sont toujours prêts à montrer à propos de coups d'épingle.

Une instruction a été immédiatement commencée; mais M. Cassagnac est parti pour se représenter à l'heure des débats.

Voilà donc la querelle du *Nain jaune* et du *Diogène* vidée. Je crains bien que, dans la bataille qu'il vient de livrer à la Porte Saint-Martin, M. Paul Foucher n'en soit pas quitte à si bon compte. Le *Carnaval de Naples* a été égayé par un concert où les sifflets se mêlaient malheureusement un peu trop aux applaudissements. Pour mon compte, je constate que l'auteur n'a fait que nous dessiner avec de nouveaux costumes, un nouveau ballet, de nouveaux

décors, de nouvelles jambes, la même éternelle pièce que le Cirque fait passer, depuis un demi-siècle, sous nos yeux, pour nous montrer le drapeau tricolore faisant le tour du monde.

Une simple question. Pourquoi donc nos faiseurs ont-ils la rage de représenter la liberté sous la figure d'une femme équivoque? Depuis que Barbier nous a dit que *la liberté n'est pas une comtesse du noble faubourg Saint Germain*, nous ne l'avons plus aperçue sur le théâtre que sous des oripeaux vulgaires. C'est toujours une ballerine, une chanteuse, une vivandière qui est chargée du grand rôle. Les anciens prenaient leur pythonisse parmi les prêtresses; mais, comme dit Molière, nous avons changé tout cela.

NOUVELLES LOCALES.

— Un décret de Sa Majesté l'Empereur des Français, en date du 30 juillet dernier, autorise M. Henri Métivier, Professeur au lycée impérial militaire de la Flèche et auteur de l'ouvrage intitulé *Monaco et ses Princes* à porter les insignes de chevalier de l'ordre de St-Charles de Monaco.

— On termine en ce moment à Paris, dans les ateliers de construction de la compagnie du chemin de Lyon-Méditerranée, un magnifique wagon destiné à S. A. S. le Prince de Monaco.

Ce wagon, établi sur le modèle de ceux de l'Empereur, est composé d'un salon, d'une chambre à coucher, d'un cabinet de toilette et d'un compartiment pour les personnes de la suite; le tout est disposé avec la plus confortable élégance.

— Les quatre palmiers transportés récemment de la Bordighiera dans les jardins du Palais de Monaco ont parfaitement repris, bien que leur hauteur s'élève environ à 7 mètres.

Ces beaux arbres, plantés sur la grande terrasse, s'aperçoivent de très-loin, en mer.

— M. Charles Brainne, l'élégant écrivain, va publier prochainement à Paris un livre dont le titre est: *Monaco et ses environs*.

Nous nous empresserons de rendre compte de cet ouvrage, dont les précédentes œuvres de l'auteur nous garantissent le mérite.

THÉÂTRE IMPÉRIAL ITALIEN DE NICE.

En attendant qu'il nous soit possible d'assister de temps en temps aux représentations des théâtres de Nice afin de pouvoir faire nous mêmes nos revues, nous emprunterons au *Journal de Nice* les lignes bienveillantes qu'il publie sur la direction de M. Avette et sur les succès de sa troupe.

La soirée de lundi a été très brillante au théâtre italien; elle nous a fourni l'occasion d'applaudir des artistes aimés du public, et d'entendre avec le plus vif plaisir un jeune ténor, M. Cantoni, dont la voix est charmante et qui chante avec un goût exquis.

La rentrée de notre inimitable Ronconi a été une véritable ovation, et c'était justice. Il est toujours le même et cependant toujours nouveau; c'est-à-dire que chacune de ses créations lui donne l'occasion de présenter son talent sous une face nouvelle; il a été parfaitement secondé par Varesi, dont le mérite incontestable est apprécié à sa valeur par les véritables amateurs; aussi le duo: *Un segreto d'importanza* a-t-il été enlevé de façon à mériter les suffrages unanimes de la salle.

Le duo entre Ramiro (Cantoni) et Cenerentola (Caroline Ferni) a été chanté avec un goût remarquable; toutes les nuances ont été observées; ces artistes y ont mis un soin qui témoigne des études sérieuses que chacun d'eux a dû faire pour arriver à produire de si excellents résultats.

Mais par dessus tout, nous signalons le célèbre rondeau qui termine l'œuvre de Rossini. Mlle Caroline Fer-

ni l'a chanté en grande artiste. Il est impossible de détailler avec plus d'art qu'elle ne l'a fait les mille vocalises qui émaillent cet air, écueil pour la plupart des artistes qui osent l'affronter. Finesse de vocalisation, pureté de style, tout prouve que Mlle Ferni a mis à profit les quelques mois écoulés depuis ses dernières représentations à Nice et les conseils de son habile professeur M. Varesi.

Le morceau d'ensemble qui précède le final a été exécuté d'une manière magistrale; Rossini eut été heureux de l'entendre interprété ainsi; on se sentait en présence d'artistes de valeur; et rarement ce morceau a été aussi bien réussi qu'hier au théâtre de Nice.

La soirée de lundi est de celles qui laissent un souvenir durable, et nous ne doutons pas que le public, en accourant aux représentations de *Cenerentola*, ne confirme notre jugement sur l'exécution de cette œuvre charmante, où Rossini a répandu à pleines mains des trésors de mélodie.

Les chœurs, l'orchestre, certaines dispositions de la salle et de la scène seront prochainement de notre part, l'objet d'observations spéciales. ALEX. HENRY.

Nous lisons dans la *Revue des Eaux*:

La petite ville d'Arcachon vient d'être honorée de la visite de l'Empereur. MM. Emile Pereire et Lamarque de Plaisance ont fait visiter à Sa Majesté tous les travaux d'embellissements et le bassin autour duquel s'élèvent de délicieuses villas et d'élégantes habitations. Après avoir parcouru la ville, qui n'est à vrai dire qu'une longue rue qui longe la partie septentrionale du bassin, Sa Majesté est allée se reposer chez M. Emile Pereire.

C'est un grand encouragement pour M. Lamarque de Plaisance, maire et presque fondateur de cette jolie ville de bains de mer. On ne saurait croire avec quel amour, quelle abnégation, M. Lamarque de Plaisance sait vaincre tous les obstacles qui s'opposent aux progrès de sa chère ville. Plus de 160,000 voyageurs ont visité Arcachon cette année.

M. Emile Pereire, qui possède pour son compte particulier une très-belle propriété à Arcachon, a acquis une immense superficie de forêts et a consacré cent dix hectares à la création d'une ville d'hiver, dont l'exécution a été confiée à M. Paul Regnaud, l'un des plus habiles ingénieurs de la compagnie du chemin de fer du Midi.

Quarante châlets ont été bâtis sur le versant méridional d'une chaîne de dunes, à l'exposition du soleil, et dans une température de plus en plus tiède à mesure qu'ils descendent davantage dans la plaine. — Ces châlets, tous différents de forme, d'aspect, de grandeur, ont tous leur petit jardin.

Et comme lieu de réunion on a construit, sur l'un des plateaux qui dominent le pays, un grand Casino, avec bains d'eau salée, d'eau douce, préparations résineuses, appareils hydrothérapiques complets, des salons de conversation, de lecture, de jeu, et une vaste salle pour les fêtes, bals, concerts, spectacles. — Un beau jardin, réservé aux personnes qui ont un abonnement, entoure le Casino; c'est un magnifique jardin avec serres, aquarium, arbres à fleurs exotiques.

Cette année seulement a eu lieu l'ouverture du Casino, et cet au commencement de cet hiver qu'aura lieu l'inauguration des villas d'hiver.

Le Casino de Vichy, dit le même journal, est toujours à l'ordre du jour, et quoiqu'il ne se commence pas malgré le retour du directeur de la compagnie fermière, son emplacement paraît définitivement fixé: en tête du parc, en face l'ancien établissement. Le choix de cet emplacement soulève une assez forte opposition. Cependant, sauf les terrains Noger, à l'entrée du parc, ou l'emplacement même de l'hospice civil, nous ne voyons pas d'endroits convenables; encore les lieux que nous indiquons coûteraient-ils gros!

Voulez-vous savoir comment les choses se passent au Châtelet? — Écoutez ce récit:

M. Hostein réunit un jour à sa table deux hommes célèbres: MM. d'Ennery et Hector Crémieux.

Quand on eut servi le dessert, le directeur du théâtre du Châtelet prit la parole: « Messieurs, dit-il, le temps est décidément aux féeries. Il est manifeste que le peuple le plus intelligent de la terre renie ses dieux d'autrefois; il ne veut plus des pièces à mariage, ni des alexandrins, ni du réalisme de M. Dumas fils. Il n'y a pas plus de trois mois, que nous lui avons fait faire connaissance avec les spectres; il en rit, à l'heure qu'il est, il en sera dégoûté demain. En revanche, il s'est épris pour les féeries d'un enthousiasme féroce.

La féerie a bien des avantages. Elle est bonne fille. Elle a de l'esprit quand elle peut, mais modérément, sans éclat. Elle n'éclabousse pas son monde. Elle n'est tenue qu'à avoir des dents blanches, le pied leste, la faille bien prise. Pourvu qu'elle se montre dans tous les costumes imaginables et avec le moins de vêtements possible, elle est sûre qu'on lui fera bon accueil. On peut l'écouter, ne pas l'écouter: peu lui importe; elle continue d'aller droit devant elle, — Dieu sait où! — sans s'en offenser. Pensez à ce que vous voudrez, à vos affaires, à la Pologne, à un cher rendez-vous: elle se gardera bien de vous dérouter.

Elle a entendu parler vaguement d'un vieux compositeur italien du nom de Paër, qui s'ingéniait à faire une musique que le vainqueur d'Austerlitz pût savourer tout en méditant un plan de bataille, et elle s'est dit: voilà mon idéal! Je m'effacerai si complaisamment, je parlerai si peu, qu'il faudra bien qu'ils me trouvent charmante.

Et elle a réussi.

On s'étonne que les Français soient entichés de la féerie. Rien n'est plus simple. Elle convient aux peuples primitifs comme aux blessés de la civilisation. La France a voulu être à la tête du progrès; elle y est: elle ne croit plus à rien. En fait de distractions théâtrales, il ne lui reste plus que la féerie, dont les ressources sont infinies et vont croissant chaque jour. C'est le gâteau préféré des rois absolus. Le roi de Dahomey, monarque peu gêné par sa constitution, aime les féeries avec passion, au dire des derniers voyageurs. Il ne veut entendre parler ni de l'opéra italien, ni du *Tannhäuser*. Le peuple français, cet autre souverain, n'est pas moins dédaigneux de ces jouissances banales. La féerie seule trouve grâce devant lui.

Donc, messieurs, à la féerie!!

Je vous ai réunis pour nous entendre à ce sujet. Vous, Monsieur d'Ennery, vous êtes le grand ordonnateur de la matière théâtrale. Vous n'avez pas de maître dans l'art de disposer, de régler, de charpenter un drame. Vous construisez une pièce aussi sûrement que nos ingénieurs font un navire. Sortie de vos mains, l'œuvre la moins riche au fond éblouit le public de ses fières allures, de ses hardies proportions. Vous avez compris votre époque; votre époque s'incline devant vous.

Vous! monsieur Crémieux, vous avez fait cette œuvre colossale, énorme, babylonienne, qu'on appelle *Orphée aux enfers*. M. d'Ennery a fait les *Mas-sacres de Syrie*, la *Prise de Pékin*. Shakspeare a fait *Macbeth*; vous avez fait *Orphée aux enfers*!!... Cette prodigieuse conception est de celles qu'on voit apparaître deux ou trois fois dans le cours d'un siècle. Quatre cents fois vous avez laissé écrire sur une vulgaire affiche de théâtre ces mots flamboyants: *Orphée aux enfers*, et quatre cents fois le public parisien — le premier public du monde — s'est rué aux portes de votre théâtre. Plus de quatre cent mille personnes, à Paris seulement, se sont disputé votre prose qui fait le tour du monde aujourd'hui.

Vous êtes mon homme. Dans cette pièce dont M. d'Ennery dressera les premiers jalons, vous jetterez à profusion tout votre esprit, toute votre verve, toutes ces richesses d'expressions, d'images, d'antithèses inouïes, invraisemblables, fulgurantes, que n'a pas peut-être épuisées l'œuvre monumentale que je viens de nommer.

Nous nous transporterons dans des champs familiers à toutes les imaginations. N'e craignons pas de frapper à des portes connues. Nous sommes assez forts, assez riches pour faire honneur à ceux que nous dépouillerons. Tout le monde sait par cœur les *Mille et une nuits*. Entrons sans façon dans cette mine inépuisable, et prenons-y hardiment notre part. L'histoire d'Aladin et de sa merveilleuse lampe est une des plus connues. Attaquons-nous à elle. Elle a paru dix fois au théâtre. Qu'importe? Notre audace même tournera pour nous. D'Ennery découpera en scène les aventures du jeune tailleur; Hector Crémieux fera parler les personnages dans son langage inimitable; moi, je serai le génie de l'anneau et celui de la lampe. J'édifierai, je détruirai. J'amoncellerai escarboucles sur escarboucles, palais sur palais. Vous direz un mot, et les vaisseaux, — il faut un vaisseau, — se métamorphoseront en pagodes, en balcons, en rampes éblouissantes toutes chargées d'esclaves noires, blanches, bistrées, venues de l'Abyssinie et du Caucase. J'allumerai des feux sans pareils, j'incendierai les palais et je réunirai les amants à la fin dans une apothéose de gloire et de lumière. Voyez-vous la pièce qui se dessine, qui se fait, qui se prépare? Que dis-je, messieurs?... La pièce est faite! Nous avons devant nous trois cents représentations!!!

Et voilà comment la pièce d'*Aladin ou la lampe merveilleuse*, représentée pour la première fois au Châtelet, le 3 octobre 1863, a dû le jour à ces trois collaborateurs: MM. Hostein, d'Ennery et Crémieux! Le directeur du théâtre impérial du Châtelet avait dit vrai: il n'avait pas prononcé ce mot fatidique d'Aladin; que *Sésame s'était ouverte*: la pièce était faite. DE GASPERINI.

Avant hier, vers quatre heures du soir, un rassemblement de cinq ou six cents personnes s'était formé dans la rue Puits-Gaillot pour assister aux péripéties d'une lutte grotesque, bien que sanglante par son résultat.

Un chien errant, de forte taille, dont les allures et la maigreur semblaient dénoter un quadrupède campagnard égaré à la ville, s'était installé sans cérémonie dans la guérite placée à l'angle de cette rue et de la place de la Comédie. Le factionnaire ne fit pas d'abord attention au nouvel arrivant qui venait complaisamment le relever; mais, une averse étant survenue, il se dirigea vers son abri.

Il ne fut pas très surpris d'abord de le voir occupé par ce matin sans vergogne, et il se mit en devoir de le faire déguerpir. Mais l'animal qui trouvait le gîte à sa convenance, s'y refusa en son langage, c'est-à-dire en grondant, en se dressant sur ses pattes de derrière et en ouvrant une large gueule de gargouille, munie d'une double et formidable rangée de dents acérées.

Le soldat veut essayer une attaque à la baïonnette, mais l'envahisseur récalcitrant ne se dérange pas et menace de faire une résistance désespérée. Cette démonstration n'intimida pas sans doute le factionnaire qui n'eût pas hésité s'il eût eu devant lui un Russe ou un Autrichien.

Mais peut-être avait-il entendu parler de la loi Grammont, protectrice des animaux, et, par respect pour elle, il ne voulut pas prendre sur lui d'en venir aux dernières extrémités. Il appela le poste qui accourut ainsi que plusieurs sergents de ville. Mais ce déploiement de forces ne pût rien contre l'obstination du dogue qu'on finit par croire enragé.

Enfin, de guerre lasse, on prend un parti mixte, celui de claquemurer le chien de manière à lui rendre la retraite impossible. Une vieille porte est apportée, on la glisse par côté avec précaution, et on la pousse enfin brusquement devant l'ouverture de la guérite.

Le matin était donc prisonnier; mais tout n'était pas fini pour cela. Un chien civilisé se fût soumis, et par sa résignation il eut désarmé ses ennemis; mais le barbare étranger ne voulut pas se soumettre à cette humiliation. Il se débattit avec fureur et ses efforts furent tels qu'on pût craindre de voir l'obstacle céder devant lui.

Que faire dans ce cas extrême? On va chercher une corde, un vrai câble, on la passe plusieurs fois autour de la guérite pour maintenir la porte contre l'ouverture. Mais les hurlements de l'animal se font entendre de plus belle. Sa mort est résolue. On lui tire à travers une fissure un coup de pistolet qui ne fait que le blesser et l'exaspérer davantage. Alors, on a recours à la baïonnette que l'on introduit par le même procédé, et après une lutte suprême, l'animal succombe enfin, après une défense héroïque et digne d'une meilleure cause et d'un autre sort. (Courrier de Lyon.)

Un orage épouvantable, pendant lequel on n'a pas cessé d'entendre le grondement du tonnerre, mêlé au bruit du vent, de la pluie et de la grêle, a éclaté sur notre ville, depuis onze heures jusqu'à quatre heures du matin, sans interruption. On ne se souvient pas d'avoir assisté à un pareil bouleversement. La mer mêlait à cette lutte des éléments, des mugissements affreux et ses vagues se brisaient avec un bruit semblable à celui du canon, contre les rochers.

Dans la ville, la plupart des rues étaient changées en véritables torrents. La rue Noailles, la rue Cannebière, le cours Belzunce, les rues Paradis, St-Ferréol et la rue Breteuil, coulaient à pleins bords, l'escalier qui conduit à Notre-Dame de la Garde roulait des pierres entraînées par l'eau qui tombait en cascade. Il est impossible d'énumérer le nombre de caves et de magasins inondés. Dans la rue Breteuil, des soldats ont été employés pen-

dant plusieurs heures à vider les basses offices; au cours Lieutaud, les maisons se sont trouvées littéralement inondées. Les pompiers ont même dû venir au secours des habitants, dans deux de ces maisons et ont sauvé un homme et une femme sur le point de disparaître dans les eaux.

La foudre est tombée sur les maisons n° 16 et 18 du boulevard Fort-Notre-Dame de la Garde; elle a enlevé une partie de la toiture et renversé des cheminées, sans pénétrer dans l'intérieur.

Au quartier Saint-Lambert trois maisons se sont écroulées. Les habitants ont à peine eu le temps de se sauver à moitié vêtus.

Dans la rue Saint-Arnaud, deux maisons en construction se sont aussi écroulées. A Endoume quatre cabanons ont éprouvé le même sort.

Entre Gibbes et le Canet trois maisons se sont également écroulées, deux chevaux et des chèvres ont été tués.

Au quartier d'Arenc, un aqueduc s'étant obstrué, l'eau a reflué dans les fabriques et les ateliers; un marchand de cochons a vu entraîner par le courant plusieurs de ces animaux. Une écurie s'est écroulée au boulevard d'Orléans et a écrasé un cheval. L'eau a fait irruption dans un atelier de mécanicien au-dessous du cimetière St-Charles, et a emporté plusieurs tonnes de charbon.

Nous n'énumérerons pas les pans de murs emportés dans la campagne. On signale plusieurs de ces accidents, au Roucas-Blanc, au Vallon de l'Oriol, au quartier de Bon-Secours, etc., sans compter les dégâts causés par les eaux qui ont entraîné ou ensablé le terrain. (Nouvelliste.)

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

Un écrivain distingué, qui est en même temps un homme du monde fort répandu, M. Galoppe-d'Onquaire, a composé, pour des théâtres de société, une série de petites pièces qui ont obtenu assez de succès pour lui inspirer l'idée de les réunir en un volume que la librairie Michel Lévy vient de publier sous ce titre: *le Spectacle au coin du feu*. Au moment où l'on songe à organiser les plaisirs de l'hiver, nous signalons comme une bonne fortune aux impresarii de salons ce recueil de charmantes bluetttes dramatiques.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 10 au 16 Octobre 1863.

NICE. b. *Aigle Impérial*, c. Palmaro, vin
 ID. b. *Sylphide*, c. Corrax, m. d.
 ID. b. *Miséricorde*, e. Viale, id.
 ID. b. *Conception*, c. Palmaro, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
 ID. b. *Gemma*, c. Lazarini, id.
 MENTON. b. *Volonté de Dieu*, c. Palmaro, id.
 ID. b. *Daniel*, e. Cosso, caisses citrons
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
 LIVOURNE. brick *Elvire*, c. Ferro, m. d.

Départs du 10 au 16 Octobre 1863.

MENTON. b. *Aigle Impérial*, c. Palmaro, vin
 ID. b. *Sylphide*, c. Corrax, m. d.
 ID. b. *Conception*, c. Palmaro, id.
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
 CIVITA VECCHIA b. *Gemma*, c. Lazarini, id.
 CANNES. b. *Volonté de Dieu*, c. Palmaro, feuilles
 NICE. b. *Daniel*, c. Cosso, caisses citrons
 ID. b. v. *Palmaria* c. Imbert, en lest
 MENTON. brick *Elvire*, c. Ferro, m. d.

Bulletin Météorologique du 11 au 17 Octobre 1863.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
11 Sbre	17 »	19 »	20 »	pluie	nul.
12 »	16 »	17 »	17 »	id.	id.
13 »	19 »	20 »	21 »	id.	id.
14 »	21 »	24 »	20 »	id.	id.
15 »	19 »	20 »	20 »	id.	vent.
16 »	18 »	19 »	20 »	beau	nul.
17 »	18 »	19 »	20 »	id.	id.

Orchestre des Bains de Mer de Monaco.

Concert à 8 heures du soir dans la salle de bal.

MONACO. — Imprimerie du Journal de Monaco. — 1863.

BAINS DE MER DE MONACO. — NOUVELLE SOCIÉTÉ.

GRAND ET VASTE ÉTABLISSEMENT SITUÉ SUR LE PORT

BAINS CHAUDS ET BAINS FROIDS

SERVICE HYDROTHÉRAPIQUE LE PLUS COMPLET.

Le magnifique CASINO, récemment ouvert, bâti en face de la mer, offre, PENDANT TOUTE L'ANNÉE, aux Étrangers, toutes les distractions et tous les agréments des Bains d'Allemagne, avec les mêmes conditions qu'à Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE & DE JEUX.

CONCERT DEUX FOIS PAR JOUR: Le matin, sur la plage des Bains. — Le soir, dans les salons du Casino.

HOTELS, VILLAS ET MAISONS MEUBLÉES. — PRIX TRÈS MODÉRÉS.

STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

On se rend de NICE à MONACO en une heure, par un service permanent de bateaux à vapeur.

ITINÉRAIRE DE PARIS A MONACO.

De Paris à Nice par le chemin de fer. — Départ de Paris à 8 heures du soir.
 — Arrivée à Nice 24 heures après.

De Paris à Cagnes en chemin de fer et de Cagnes à Nice par Omnibus.

Autre itinéraire. — De Marseille à Nice par bateau à vapeur en 12 heures.
 De Nice à Monaco, par Omnibus et par bateau à Vapeur.

OMNIBUS. { A Nice, bureau des Messageries Générales, Hôtel des Étrangers.
 A Monaco, place du Palais.

OMNIBUS

FAISANT LE SERVICE ENTRE

MONACO ET MENTON.

Bureau: { à Monaco, rue de Lorraine.
 à Menton, hôtel des Quatre Nations.

Départ de Monaco à 8 h. — Départ de Menton, à 11 h.

LA PALMARIA

Bateau à Vapeur faisant le service régulier de Nice à Monaco. — Retour dans la même journée.

DÉPART DU PORT DE NICE, tous les jours à 11 heures du matin et à 6 heures 1/2 du soir.
 — DE MONACO, à 5 heures et à 10 heures 1/2 du soir.

Le vendredi, la PALMARIA partira de MONACO pour NICE à midi et demi et à 10 h. 1/2 du soir.
 Les départs de NICE pour MONACO auront lieu aux mêmes heures que les autres jours de la semaine.

PRIX DE LA TRAVERSÉE: Embarquement et débarquement compris 1 fr. 50 cent.